

Pardonnez-nous nos offenses

Albert Low

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

Pardonner?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Low, A. (1999). Pardonnez-nous nos offenses. *Liberté*, 41(4), 80–87.

ALBERT LOW¹

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES

*Par soi-même le mal est fait,
Par soi-même l'on souffre.
Par soi-même le mal est défait,
Nul ne peut purifier un autre.*

Imaginez la scène suivante : vous êtes un Juif ou une Juive dans un camp de concentration. On vous convoque au chevet d'un SS qui agonise. Il vous confesse alors une horrible atrocité que lui et d'autres ont commise envers des hommes, des femmes et des enfants juifs. Il vous demande, en tant que Juif, de lui accorder votre pardon afin de pouvoir mourir en paix. Que feriez-vous ?

Simon Wiesenthal, qui s'est fait connaître comme chasseur de nazis, a été placé exactement dans cette situation et c'est cette expérience qu'il raconte dans son livre *The Sunflower*². Il termine son témoignage en disant : « Vous, qui venez de lire ce triste et tragique épisode de ma vie, pouvez-vous vous mettre à ma place et vous poser cette question cruciale : " Qu'aurais-je fait ? " » Dans l'édition de 1976, le livre inclut un certain

1. Albert Low est né en Angleterre en 1928. Directeur du Centre zen de Montréal et auteur de plusieurs ouvrages, son prochain livre intitulé *Flowers of Air: Zen and the Sutras* sera publié l'automne prochain chez Charles E. Tuttle and Co.

2. Simon Wiesenthal, *The Sunflower: On the Possibilities and Limits of Forgiveness*, New York, Shocken Books, 1976.

nombre de personnes dont le dalaï lama, Mathew Fox, Rebecca Goldstein, le cardinal Franz Konig, Herbert Marcuse, Albert Speer, Primo Levi et beaucoup d'autres, qui donnent leur réponse à cette question.

Je pratique le zen assidûment depuis trente-cinq ans et je l'enseigne depuis vingt ans. « Qu'aurais-je fait à sa place ? » Il m'est bien sûr difficile de me projeter moi-même dans cette horrible situation, installé comme je le suis présentement dans un bureau confortable, entouré de gens que j'aime et qui m'aiment, protégé par la police et l'armée, vivant dans un pays où la loi est souveraine. La question n'en demeure pas moins une question vraie et j'ai senti, après la lecture de Wiesenthal, que je devais répondre à son défi, ne serait-ce que pour moi-même, et aussi honnêtement que possible. Permettez-moi donc de partager avec vous certaines de mes réflexions qu'il faut voir comme provisoires, beaucoup plus comme des suggestions que des opinions définitives.

Que veut dire pardonner ? Qui peut pardonner à d'autres ? Quelle est la validité du pardon ? Celui qui récite le *Notre Père* supplie que ses péchés lui soient pardonnés « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Le pardon est exigé de la part de ceux qui le demandent. Dans les *Béatitudes*, il est dit : « Heureux les miséricordieux : il leur sera fait miséricorde. » Le cardinal Franz Konig, dans sa réponse à la question de Wiesenthal, écrit que le Christ a nié explicitement toute limite au pardon. Il semblerait donc qu'un chrétien n'a pas le choix, qu'il doit pardonner. Dans sa réponse, le jésuite Edward Flannery réitère cette position : « C'est un des principes cardinaux de l'éthique judéo-chrétienne que le pardon doit toujours être accordé à celui qui se repent sincèrement. » Il cite, pour appuyer ses dires, ce que Jésus a répondu lorsqu'on lui a demandé combien de fois il fallait pardonner : « soixante dix-sept fois sept ». Cette expression, explique-t-il, est une métaphore pour

« toujours ». Mais lorsque Wiesenthal posait sa question, nous invitait-il à ce genre de débat abstrait, théologique ? Nous demandait-il de lui fournir des règles de conduite et des principes théologiques ? Je ne peux m'empêcher de penser que le cardinal, le jésuite et ceux qui raisonnent comme eux, y compris le dalaï lama dont la réponse repose sur le fait que condamner les autres n'est pas dans la voie bouddhique, se sont retranchés derrière des principes religieux. Je ne peux m'empêcher de penser que d'une certaine façon ils ont évité la question.

Encore une fois, qu'est-ce que le pardon ? Pourquoi le demande-t-on ?

La réponse qui me vient immédiatement à l'esprit : on se sent coupable, et on sollicite le pardon pour soulager ce sentiment de culpabilité. Mais pourquoi se sent-on coupable ? Doit-on commettre un crime horrible pour se sentir coupable ? Certainement pas. À preuve, le titre d'un livre aperçu dans une librairie : *Pourquoi est-ce que je me sens coupable quand je dis non ?* Même lorsqu'il faut dire non, même lorsque la situation l'exige, on se sent coupable. Il suffit de passer devant un mendiant dans la rue pour ressentir un serrement, une tension et, derrière cette tension, la culpabilité. Est-il possible que les actes du soldat SS ne soient qu'une amplification, une immense amplification je vous l'accorde, mais une amplification tout de même, de ce geste qui consiste à éviter un mendiant dans la rue ? On peut voir des gens porter un très lourd fardeau de culpabilité causé par ce qu'un observateur impartial pourrait juger comme une infraction mineure. D'autres par contre, et les noms de Hoess et Goering nous viennent immédiatement à l'esprit, ne manifestent aucune culpabilité apparente, alors même qu'ils ont les mains tachées du sang de millions d'individus. La culpabilité ne serait donc pas le résultat d'actions que j'aurais commises, mais le résultat de ma réaction à ces actions. Je suis coupable, non à cause de ce que je fais, mais à cause de ce que je suis.

Qu'est-ce que cela signifie ? D'où vient la culpabilité ? Du péché originel, répondrait l'Église. Nous participons à la malédiction qui pèse sur Adam. Le bouddhisme dirait : nous sommes coupables parce que nous sommes ignorants. À première vue, les deux réponses semblent se situer à des kilomètres de distance. Pourtant Adam a été puni parce qu'il s'est détourné de Dieu, parce qu'il a ignoré ses commandements. De même l'ignorance, aux yeux du bouddhisme, n'est pas le résultat d'une carence de l'instruction, mais relève de l'ignorance des origines. Nous avons tourné le dos à notre propre nature. Tous deux, christianisme et bouddhisme, affirment qu'une rupture s'est produite, une rupture qui donne naissance à la souffrance et à la culpabilité, qui la sous-tend.

Hakuin, un maître zen, a dit : « Depuis le commencement, tous les êtres sont Bouddha. » Depuis le commencement, tous les êtres sont l'intelligence créatrice. Unité et plénitude, voilà les mots bouddhistes pour le Jardin d'Éden. L'unité est amour ; quand j'aime quelqu'un, je fais un avec lui. L'amour est donc mon état naturel. C'est aussi l'état naturel du SS. Quand je me détourne de l'Unité, je rencontre un monde fracturé et je tombe en enfer. Quand je ne le fais plus, quand je ne tourne plus le dos à la source, le sentiment d'être en opposition avec le monde, cette opposition d'où le monde semble tirer sa réalité même, n'existe plus. C'est le paradis. Le monde ne semble plus être « là-bas », froid et impersonnel, mais « ici », c'est moi-même. Bassui, un célèbre maître zen, a dit : « L'univers et vous-mêmes êtes d'une même racine ; vous et chacune des choses formez une unité. Le murmure du ruisseau et le souffle du vent sont votre voix. Le vert du pin et la blancheur de la neige sont votre couleur. »

Un samouraï demanda au maître Hakuin : « Qu'est-ce que l'enfer, qu'est-ce que le paradis ? » Hakuin rétorqua : « Qu'est-ce qu'un balourd ignorant comme toi

peut savoir du paradis et de l'enfer ? » La colère s'empara du samouraï qui se précipita sur Hakuin, l'épée brandie. Hakuin dit : « L'enfer, c'est ça ! » Le samouraï, comprenant ce que Hakuin voulait lui démontrer, rengaina son épée. « Ça, c'est le paradis », dit Hakuin.

Quand je me détourne de la source, je me retrouve dans un monde de colère, d'agressivité, de cruauté et de haine. Face à ce monde séparé, fragmenté et douloureux, je lutte pour saisir l'unité à nouveau. Je tente de le faire par la destruction, en imagination ou en réalité, de tout ce qui ne s'accorde pas avec ma conception de l'unité. Dans cette lutte pour saisir l'Un, je m'accroche de plus en plus à une certaine idée de moi-même, de ce que je suis, à mes idéaux, à ce qui donne sens à ma vie ; ce faisant, je me coupe de plus en plus des autres. En cherchant à obtenir le salut, je me déchire de plus en plus, je m'éloigne de ma véritable demeure.

Tout le temps où je réussis dans ma lutte pour être, ou connaître, ou posséder l'Un, je me sens sûr de moi, je fais preuve d'arrogance, je suis immunisé. Mais lorsque mon emprise se relâche, le roc sur lequel je fais reposer ma sécurité s'effrite. Je me sens alors vulnérable, faible, et la culpabilité me gagne de plus en plus. C'est alors que je peux, dans un dernier effort, tenter de colmater les brèches avec la haine et le fanatisme.

Le soldat SS, lorsqu'il s'acharnait cruellement sur ses victimes souffrantes, ressentait, sans aucun doute, de la pitié et du remords, de la culpabilité même, mais ces sentiments devaient rapidement être anesthésiés sous l'effet de la potion de pouvoir brut qu'il buvait. Mais lorsqu'il s'est retrouvé étendu sur un lit, dans le noir, blessé à mort, le roc sur lequel reposait son arrogance commença à se défaire et la culpabilité, comme les eaux que le barrage ne retient plus, le submergea.

On dit que Dieu est amour. Dieu est Un. Jésus a dit : « Le Père et moi ne faisons qu'Un. » Il ne parlait

sûrement pas que de lui-même. Il ne disait pas : Moi, Jésus, et le Père sommes Un, tandis que vous, tous les autres, êtes condamnés pour toujours à être séparés de la source même, du fondement de votre être. Le Bouddha a dit : « Partout au ciel et sur la terre, moi seul suis l'Un honoré. » Il ne voulait certainement pas dire que lui, Siddhartha Gautama, était le seul et l'unique. Quand il disait « moi seul suis l'Un honoré », il parlait de tous. Si Dieu est amour, alors je suis amour, je suis Un. Si tel est le cas, pourrait-on dire que la culpabilité est l'amour torturé par la séparation ? Cela signifierait que le péché seul est séparation. Je cherche le pardon de mes péchés pour retrouver le Jardin d'Éden, pour guérir la blessure qui se trouve au cœur même de mon être, pour transcender la coupure de l'existence. Mourir complet et entier, c'est aller au paradis ; mourir fracturé, déchiré par ma propre arrogance, ma peur ou ma stupidité, c'est aller en enfer.

Mais qui peut me pardonner mes péchés ? Qui peut guérir cette blessure que je m'inflige à moi-même ? En épigraphe nous avons placé cette citation : « Nul ne peut purifier un autre. » Nul ne peut pardonner à un autre. Seul Dieu peut pardonner. Seule l'Unité peut guérir l'Unité fracturée, seul l'amour peut faire fondre la haine. Le père Flannery écrit : « Le pardon doit toujours être accordé à celui qui se repent sincèrement. » Mais non ! Le pardon est toujours accordé à celui qui se repent sincèrement. Nous n'avons pas besoin de quelqu'un d'autre pour nous dire : « Vos péchés sont pardonnés³ ». En réalité, pardonner ses péchés à quelqu'un, c'est le priver de la véritable absolution.

Qu'est-ce que le repentir ? C'est ressentir de la tristesse, du remords. Le mot « remords » est probablement celui qui frappe le plus juste. Il vient du latin et

3. Le lecteur intéressé à poursuivre cette réflexion pourra consulter le chapitre V de mon livre *Flowers of Air: Zen and the Sutras*.

signifie littéralement « mordre à nouveau ». Le repentir, c'est être mordu à nouveau ; l'on entre dans la douleur du conflit et l'on vit cette douleur. Le repentir, c'est payer ses dettes, celles que nous avons faites en nous séparant de notre source. Pour payer nos dettes nous devons, par la prière, la méditation, une réflexion profonde et sincère, retourner à la source, abandonner notre orgueil et notre arrogance, nos peurs et nos désirs, et permettre à notre propre compassion de guérir nos blessures. Le repentir est douloureux. Il implique l'abandon de ces barrières mêmes que nous avons construites pour nous protéger des conséquences de la séparation. À mesure que nous obtenons l'absolution⁴, que nous nous délivrons de notre emprisonnement, notre culpabilité augmente, une peur primordiale s'empare de nous, nous laissant nus, sans défense, seuls. C'est alors que nous voulons crier au secours, demander de l'aide, demander pardon. Mais si nous cédon à ces impulsions, nous ne faisons que reconstruire nos défenses, rebâtir les murs qui nous emprisonnent. Le repentir est le purgatoire, là où s'accomplit la purgation de nos péchés. Plus grand est le péché, plus nous avons crucifié l'Unité au profit de notre moi, plus intense doit être le feu de la compassion.

Qu'en est-il de celui qui pardonne ? Le pardon que je donne à quelqu'un peut ne pas avoir de valeur pour lui, il peut même être un obstacle à sa propre absolution, mais quelle est sa valeur pour moi ? Peut-être la question serait-elle plus significative si je demandais : « Qu'arrive-t-il si je ne pardonne pas ? » Cela aussi constitue un rejet, une séparation. Et plus la demande de pardon est sincère, plus profonde est la blessure qui résulte de mon refus. Nous avons tendance à pardonner pour éteindre les feux de la douleur qui nous consumeraient en cas de refus, non chez l'autre, mais en nous-mêmes. Mais la

4. Le mot absolution vient du latin et signifie être dégage de, être relâché.

paix s'achète-t-elle à si bon compte ? Si je pardonne, je dois faire un avec celui qui m'a offensé. Je dois porter son fardeau comme si c'était le mien. Si je ne le porte pas, mon pardon est un ersatz, de la fausse monnaie qui ne vaut pas son poids d'or.

Aurais-je pardonné au soldat SS ? Si je ne le fais pas, je dois me séparer de lui. Je dois le porter comme un fardeau pour le reste de mes jours. Simon Wiesenthal a refusé. Est-ce la raison pour laquelle il a écrit son livre ? Ce soldat SS a-t-il continué de le hanter comme un fantôme non apaisé ? Mais si je lui pardonne, je dois porter son fardeau avec lui. Je dois faire la paix avec ses atrocités, non seulement en mon nom propre, mais au nom de toutes ces âmes qu'il a voulu détruire.

Non, je ne crois pas que j'aurais pu le faire, je ne crois pas que j'aurais pu lui pardonner. Mais son sort aurait-il été meilleur si j'avais pu le faire ?

Traduit de l'anglais par Monique Dumont